

L' Abeille.

7me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

7me Année

VOL. VII.

PÉTIT SEMINAIRE DE QUÉBEC, 8 JUIN 1839.

No. 26.

MOÏSE.

Le soleil prolongeait sur la cime des têtes
Ces obliques rayons, ces flammes éolantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
Et pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nebo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phœga, que des figuiers entourent ;
Puis au-delà des fronts que ses regards parcourrent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables, où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmiers ;
Et prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le leptique trouffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au valloir,
Comme les blés épais qu'agitte l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver les Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête ;
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu,
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi, s'élevant dans la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant la voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : " Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je viendrais donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise,
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo,
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau !
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passagers ;
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avepir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,

Ma main fait et défait les générations.
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des bicux.
Et vous m'avez prêté la fibre de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles,
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et dès qu'un firmament moi-même appelle,
Chacun s'est hâté en disant : Me voilà !
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mourants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents.
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il m'a fait des loix,
J'étoile mes regards, vous captez ma visite ;
La terre alors chancelle, et je pleure hélas !
Vous angésez jaloux et m'admirez entre eux —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Sitôt que votre sommeil a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car il venait, hélas ! d'y voir plus que son âme,
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'envolant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant vous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche :
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Or le peuple attendait, et craignait son courroux,
Priaient sans regarder le front du Dieu jaloux ;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont se parut sans Moïse,
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avancait pensif et passif ;
Car il était déjà l'éclair du Tout-Puissant.

ALFRED DE VIGNY.

LES PRIÈRES.

Lucien venait un jour des fêtes de Jupiter.
Il était déjà sur l'âge, et le tumulte,
Les cris de la populace, le va-et-vient
de la multitude l'avaient tellement fatigué qu'il ne put se rendre à son logis.
Comme il cherchait un endroit pour se reposer, il aperçut un grand chêne qui s'étendait au loin, son ombrage et dont le pied était recouvert du plus tendre gazon.
Trouvant ce lieu bien propre au repos, Lucien alla s'y assoir, et bientôt il tomba entre les bras de Morphée.

Pendant son sommeil il crut voir apparaître Jupiter ; sur sa figure était empreinte une majesté toute divine ; à ses pieds était l'aigle redoutable, porteur de la foudre, et dans ses mains un sceptre d'or. Jupiter touche alors du bout de son sceptre l'épaule de Lucien : " Viens auprès de moi, lui dit-il, viens écouter les prières des mortels ; voici le temps des demandes de toute espèce. Toi qui as toujours fait une guerre ouverte aux tyrans des hommes, toi qui leur as toujours conseillé de recourir, souvent au maître des Dieux, et qui les as conduits lorsqu'ils n'étaient point exaucés, tu vas juger par toi-même de ma bonté lorsque tu entendras les prières que l'on m'adresse." A l'heure même Lucien se vit transporté au pied du trône du fils de Saturne. Ce trône était d'or massif, élevé sur cinq marches du plus beau marbre de Paros ; le siège était orné des pierres les plus précieuses, toutes incrustées dans un métal qu'on ne connaît point sur la terre. Au bas des marches était une petite trappe avec une poignée d'argent, et sous cette trappe se trouvait un coffre d'un bois très-précieux avec une petite porte d'ivoire dans le côté. Alors Jupiter déposa son sceptre, puis il ouvrit la trappe, car le coffre était le rendez-vous de toutes les demandes des mortels, et elles entraient toutes par la petite porte d'ivoire. Au même instant il s'échappa une fumée si épaisse que le maître des dieux pensa être suffoqué ; cependant ce nuage d'encens se dissipa bientôt, et on put apercevoir dans le coffre les prières qui voulaient toutes paraître les premières devant Jupiter. " Ne vous pressez pas tant, cria le souverain dispensateur des grâces, venez à la suite l'un de l'autre." La première qui se présentait était celle d'un général d'armée, qui, poussé par l'orgueil, aspirait aux premières dignités de l'empire.

" Roi des Dieux et des hommes, disait-il, tu connais mon courage, tu connais ma vertu : tu sais que je puis tout faire, pour toi, que je puis même souffrir la mort ; tu peux tout, tu vois tout, rien ne t'est impossible ; daigne, O grand Jupiter, si tu ne m'en juges pas indigne, secourir mes efforts qui ne tendent qu'à abaisser ce tyran odieux qui tient l'empire sous sa main